

Septembre : La récolte

Septembre va finir, c'est déjà l'automne. Les tons plus profonds du ciel, le souffle plus vif de l'air, les jours plus courts, les nuits plus longues, les champs dépouillés : tout me le dit. J'ai vu, ce matin, se lever le soleil. Rouge derrière le brouillard qu'il perceait difficilement, il a eu grand peine à sécher les routes encore humides, à mettre un peu de vie aux branches des arbres, aux sillons des champs, dans les herbes des prés. Mais c'est fait maintenant. Quel changement de décors. La vie ardente de l'été s'en va s'éteignant peu à peu vers les neiges de l'hiver. Mais dans ce qui va mourir comme dans ce qui a vécu, il y a des enseignements, et ces enseignements sont pour moi.

Au sein de ces jours aux longs soirs, où le soleil levé si tard, se couche si tôt, où de rares insectes voltigent dans les rayons d'un soleil moins brillant, où les fleurs se flétrissent le long des chemins, la terre achève de donner tout ce qu'elle a promis. Les dernières moissons entassent les fruits au pied des arbres.

Devant ce spectacle mélancolique de ce qui va finir, j'ai à me rappeler que l'automne viendra pour moi. Les champs n'ont de moissons abondantes que dans la mesure où ils ont recueilli et fécondé la semence. Que sont devenus tant de germes précieux jetés dans mon âme par le divin Semeur ? Si mon cœur, terre ingrate, n'allait rien produire ? J'ai eu la floraison de ma jeunesse, comme les bois, comme les champs ont en celle de leur printemps. Bien malheureux serais-je si jamais ces fleurs ne devenaient des fruits, si, au soir de mon existence, quand les flots mobiles du temps entraîneront vers l'océan éternel mes dernières années, Dieu ne trouvait dans ma vie, rien à cueillir !

Mais non, il n'en sera pas ainsi ! A l'œuvre donc ! Oui travail, travail généreux, travail constant pour faire porter à mon esprit et à mon cœur toutes les moissons dont les autres et moi-même escomptons les consolantes promesses. Quand viendra l'automne, quand, ma course terminée, je toucherai au seuil de l'hiver, quand tout ce que j'ai rêvé, craint, désiré, disparaîtra dans l'ombre du dernier soir, dans la profondeur du silence suprême, je pourrai alors, satisfaite, contempler le port de ce divin rivage où brille l'espérance, m'en aller vers Dieu et vers son paradis.

F. B.

Glennie Bernard